

Méthodologie de la dissertation

I. Qu'est-ce qu'une dissertation ?

C'est d'abord **un sujet, formulé par une question.**

Mais pas n'importe quelle question : **un sujet de dissertation, c'est une question qui pose problème.** On ne peut pas répondre immédiatement par oui ou par non. Dissserter, ce ne sera pas dire simplement oui, ou simplement non, ce sera explorer successivement diverses réponses possibles à la question, en en montrant les forces puis les faiblesses, en argumentant en leur faveur, puis en les critiquant. C'est donc **un examen critique des différentes réponses possibles qui vise à aboutir à une solution au problème**, à une réponse bien tranchée.

Nous avons vu la différence entre l'opinion et la philosophie. La philosophie commence quand on refuse l'opinion et qu'on affirme « je sais que je ne sais rien ». Le point de départ de la dissertation, c'est cette ignorance consciente d'elle-même : je refuse d'avoir une opinion, une réponse toute faite à la question qui m'est posée. Donc, puisque je ne connais pas déjà la réponse, il va me falloir la chercher. **Dissserter, c'est chercher cette réponse dans plusieurs directions différentes**, en règle générale trois, correspondant aux trois parties du plan.

La dissertation vise à rendre compte du cheminement de la pensée qui va du problème à sa solution. Les différentes étapes de la dissertation sont comme un itinéraire fourni au lecteur pour qu'il parvienne au point d'arrivée que l'on a choisi. Comme tout itinéraire, il comprend des directions générales claires : on sait au départ où l'on va, et des indications détaillées qui permettent de ne pas se perdre. Comme tout itinéraire, il faut avoir fait tout le trajet, relevé toutes les difficultés, surmonté un certain nombre d'obstacles, s'être un peu perdu, avoir dû faire demi-tour pour pouvoir le tracer pour quelqu'un d'autre. La dissertation retrace cette recherche avec ses erreurs, ses demi-tours, ses raccourcis parfois. Elle ne donne donc pas d'emblée la réponse la plus juste, elle retrace le chemin qu'il a fallu parcourir pour la trouver.

La première partie commence donc par proposer une première direction, celle qui semble la plus évidente au départ, et établir comment on peut s'y rendre : par où exactement il faut passer, ce qu'il faut éviter, où il faut tourner, et même parfois de quoi il faut se munir pour y parvenir. Arrivé à la première destination, qui semblait être la bonne, on ne peut que constater qu'elle ne l'est pas. Il faut se demander où l'on s'est trompé, pourquoi, et comment s'en sortir : repartir au point de départ, faire temporairement demi-tour, aller plus loin ?

La seconde partie propose alors une nouvelle direction, l'examine, établit comment s'y rendre. La démarche est la même que pour la première partie.

La troisième partie fait la même chose, mais la destination doit être considérée cette fois comme atteinte. Il faut montrer que l'on est arrivé là où l'on voulait arriver, pourquoi cette destination vaut mieux que les précédentes.

Pour le dire sans métaphore :

La première partie propose une première réponse au problème, la développe, l'examine, la justifie, la confirme par d'autres analyses et en montre les limites en proposant une objection.

La seconde partie développe cette objection, l'examine, la justifie, et propose une nouvelle direction.

La troisième partie développe la dernière position, celle qui est la plus convaincante. Donc, cette fois-ci, il n'est pas question d'en montrer les limites ou de formuler des objections, on la soutient fermement.

II. Préparation :

A. Lire l'énoncé et l'analyser pour éviter le hors-sujet.

Ex : L'œuvre d'art peut-elle changer notre rapport au monde ?

Si je dis > « non, l'œuvre d'art ne peut pas changer le monde », est-ce que je réponds au sujet ?

Non, car on ne demande pas si l'œuvre d'art peut changer le monde, mais si elle peut changer notre rapport au monde, c'est-à-dire changer le regard qu'on porte sur lui. > une peinture, elle ne peut pas changer le monde, mais elle peut changer le regard qu'on porte sur les choses.

Ex > Quand Van Gogh peint l'église d'Auvers-sur-Oise, il la donne à voir telle que nul ne l'avait jamais vu avant lui. On ne voit plus cette église comme on la voyait avant depuis que Van Gogh l'a peinte.

Il faut donc commencer par bien identifier ce qui est demandé en analysant le sujet.

D'abord, comprendre quelles sont **les notions mises en jeu par le sujet**.

Ensuite, comprendre sur **quel rapport entre ces notions on s'interroge**.

Il faut **identifier le concept principal**, c'est-à-dire ce sur quoi le sujet doit nous faire réfléchir.

Ex : Puis-je juger la culture à laquelle j'appartiens ? > La culture.

Peut-on parler des miracles de la technique ? > La technique.

A quelles conditions un pouvoir est-il légitime ? > Le pouvoir.

Peut-on forcer quelqu'un à être libre ? > La liberté.

Un solitaire peut-il vivre heureux ? > Le bonheur.

L'œuvre d'art peut-elle changer notre rapport au monde ? > L'œuvre d'art.

Le concept principal, c'est celui sur lequel il va falloir s'interroger, il va falloir chercher à le définir.

Ensuite, identifier le concept secondaire, qui est celui auquel on doit confronter le concept principal.

Ex :

Peut-on parler des miracles de la technique ? > Le miracle.

A quelles conditions un pouvoir est-il légitime ? > La légitimité.

Un solitaire peut-il vivre heureux ? > La solitude.

L'œuvre d'art peut-elle changer notre rapport au monde ? > Le rapport au monde.

Ensuite, il faut **prendre en compte tous les petits mots qui déterminent le sujet**. > Les adjectifs, les verbes, les adverbes qui précisent le sujet

Ex : Les droits de l'homme sont-ils les seuls fondements du droit ? et

Les droits de l'homme sont-ils les fondements du droit ? Ce n'est pas le même sujet.

Ex : Faut-il raisonner pour être juste envers autrui ?

Suffit-il de raisonner pour être juste envers autrui ?

Pas le même sujet, car on peut répondre oui à la première question et non à la deuxième.

Ex : En quel sens une guerre peut-elle être juste ?

Y a-t-il des guerres justes ?

La première formulation suppose qu'il y a des guerres justes, pas la deuxième.

Ex : Le bonheur consiste-t-il à satisfaire ses désirs ?

Le bonheur consiste-t-il à satisfaire **tous** ses désirs ?

Le concept principal > le bonheur.

Le concept secondaire, qui précise ce qu'on demande du bonheur, c'est le désir.

Consiste > est égal à, est équivalent à.

Tout > la notion de totalité, de complétude, il faudra se demander si cette notion de complétude appartient forcément au bonheur.

B. > le travail de réflexion au brouillon : l'objectif, c'est d'**aller vers un plan et une problématique**.

Seulement, la pensée humaine n'est pas immédiate, instantanée, elle se développe dans le temps, dans la succession. Pour cette raison, il serait vain de chercher à obtenir tout de suite un tel résultat. Il ne faut surtout pas paniquer si au bout de dix minutes de réflexion, on n'a pas trouvé de problématique ni de plan, c'est tout à fait normal : ils sont l'aboutissement d'un processus lent, un peu désordonné, de réflexion, où chacun cherche, tâtonne, trouve, revient parfois en arrière, selon un chemin qui lui est propre. C'est pour cette raison que chaque dissertation sera différente selon les individus pour un sujet pourtant identique.

Il faut donc **passer au moins une heure à réfléchir de manière très concentrée et intense sur le sujet**, sans paniquer, sans s'angoisser en se disant qu'on ne trouve rien, mais au contraire en laissant les idées venir.

Comment faire pour que les idées viennent ?

Il faut d'abord les laisser venir, c'est-à-dire avoir un minimum confiance en soi, ne pas se dire, dès qu'une idée vient, « c'est nul, ça ne vaut rien », mais prendre le temps d'y réfléchir.

Le mieux est encore d'écrire. Ce n'est pas parce qu'on a une idée qu'on écrit, c'est parce qu'on écrit qu'on a une idée qui vient.

Un élève qui passe la première demi-heure des quatre heures le nez en l'air à chercher est mal parti. Il faut écrire tout de suite, dès qu'on lit le sujet : **réfléchir à l'écrit, au brouillon, en écrivant un maximum de choses, en les développant au maximum** et en se laissant aller au mouvement de l'écriture. Ne pas se dire que ce qu'on écrit est mauvais > c'est du brouillon. L'important est d'écrire beaucoup, pour chercher, quitte à raturer ensuite.

Comment chercher ?

Il faut **analyser tous les termes du sujet**, essayer de **les définir**, car dans le devoir, il faudra les définir.

Réfléchir sur leur sens :

- **Se demander s'ils ont plusieurs sens et si oui comment ils s'articulent**, et se dire alors qu'il faudra faire jouer les différents sens des termes dans le devoir.

Ex : Nature. 1^{er} sens : l'environnement non-humain, qui fait face à l'homme.

2^{ème} sens : la nature humaine, son essence d'homme, son humanité même.

Autre ex : « l'histoire a-t-elle un sens ? » Sens 1 > la signification. 2 > la direction.

Ex : pour un sujet qui commence par « peut-on ? », faire jouer les différents sens > celui de la possibilité (est-il possible de... ?) et celui de la permission (par la morale ou par le droit : « puis-je fumer ici ? »).

Ex : pour un génitif (« de ») se demander si c'est subjectif ou objectif, si on peut faire jouer les deux sens. « La connaissance de Dieu » > cela peut être la connaissance que l'homme a de Dieu (génitif objectif) ou la connaissance que Dieu a des choses (génitif subjectif).

La bonne dissertation est celle qui fait jouer les différents sens du sujet.

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », il faudra explorer les différents sens du mot bonheur, voir s'il y a différents types de bonheurs : bonheur comme être comblé, bonheur comme être chanceux (bon-heur), bonheur comme béatitude, bonheur comme contentement...

Et aussi explorer les différents sens du mot désir : désir comme manque, souffrance, mais aussi désir comme élan, force, énergie. Pour différencier différents types de désirs, Epicure peut être utile (désir naturel et nécessaire, naturel et non-nécessaire, non-naturel et non-nécessaire).

- **Se demander quels sont les termes proches des termes du sujet, ceux qui vont ensemble, qu'on devra faire intervenir pour les différencier des termes du sujet.** Ex : pour un sujet sur la liberté, il faut faire intervenir les notions d'autonomie, d'indépendance, d'auto-détermination, de libre-arbitre, de volonté...

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », il faudra faire intervenir les termes proches, qui vont avec : ex : bonheur > plaisir, joie, béatitude, contentement, être comblé... désir > besoin, volonté, plaisir, souffrance, manque, élan, satisfaction, insatisfaction...

- **Se demander à quoi on peut opposer les termes présents dans le sujet, et si les termes du sujet s'opposent ou se complètent**, etc.

Ex : pour un sujet sur la liberté, chercher les opposés de la liberté : aliénation, oppression, déterminisme, contrainte, etc.

Ex : « La nature a-t-elle par elle-même une valeur ? »

Nature : on peut l'opposer à ce qui n'est pas naturel, donc ce qui est artificiel, créé par l'homme, c'est-à-dire la culture.

Se demander à quels domaines on peut rattacher les termes du sujet, car en les rapportant à plusieurs domaines, on enrichit la signification des termes.

Ex : pour un sujet sur la liberté, on pourra parler de liberté métaphysique (opposée au déterminisme), de liberté morale (la morale prétend nous rendre libre), de liberté politique (le vote, mais aussi les droits : liberté d'expression, liberté de pensée, etc.)...

Ex : « La nature a-t-elle par elle-même une valeur ? »

Valeur : jouer sur les différents domaines : valeur morale, religieuse, esthétique, marchande...

Un ensemble de valeurs, c'est justement ça qu'on appelle une culture.

Avec ce travail sur les notions, on voit alors que ce qui fait problème. Dans le sujet « La nature a-t-elle par elle-même une valeur ? », c'est le rapport entre nature et valeur, car cela semble spontanément s'opposer, comme s'opposent nature et culture.

Ou bien, pour le sujet « Peut-on forcer quelqu'un à être libre ? », on se rend compte que la liberté s'oppose à la contrainte, donc au fait d'être forcé à quelque chose, donc forcer à être libre, c'est paradoxal.

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », chercher les opposés du bonheur : malheur, manque, souffrance, insatisfaction, incomplétude...

On trouve en général le problème en réfléchissant sur les notions : les définitions doivent amener le problème.

Ici, on peut définir le bonheur comme l'état d'être comblé, et on l'oppose à manque, insatisfaction, incomplétude. Du coup, le bonheur implique la satisfaction de tous mes désirs.

Mais immédiatement ça permet déjà d'avoir un élément de problématique : est-ce que c'est possible d'atteindre une telle satisfaction ?

On peut définir le désir comme sentiment d'un manque. Mais puisque le manque est un des termes opposés au bonheur, l'homme heureux étant celui qui ne manque de rien, on voit le problème : le désir comme manque s'oppose au bonheur. On peut ainsi opposer désir et bonheur. Désirer, cela ferait mon malheur. Et pourtant, si on ne désire rien, il ne semble pas qu'on soit heureux, on tombe dans l'ennui, car le désir est aussi un élan, une force vitale sans laquelle on a plus envie d'agir.

En définissant les termes, on voit dans quelle mesure ils vont ensemble et dans quelle mesure ils s'excluent, on trouve des problèmes, pour définir la problématique du devoir.

Pour cela, il faut demander quels problèmes cela pose si on répond que le bonheur consiste à satisfaire tous nos désirs, et quels problèmes cela pose si on répond que le bonheur ne consiste pas à satisfaire tous nos désirs :

Si le bonheur consiste à satisfaire tous ses désirs, comment pourrais-je atteindre cette satisfaction ? N'est-ce pas impossible, inatteignable ? Il ne dépend pas de moi de satisfaire tous mes désirs, cela dépend de facteurs extérieurs qui relèvent du hasard, de la chance.

Et quand bien même je serais favorisé par la chance, ne me mettrais-je pas à désirer toujours plus et plus, sans jamais trouver une satisfaction totale ?

Et si tous mes désirs étaient satisfaits, serais-je pour autant heureux ? Ne tomberais-je pas dans l'ennui, tel celui dont on dit qu'il a « tout pour être heureux » ?

Mais si le bonheur ne consiste pas à satisfaire tous nos désirs, comment pouvons nous être heureux alors que nos désirs sont insatisfaits, qu'on souffre d'un manque ? Et si ce n'est pas satisfaire tous nos désirs, alors en quoi consiste le bonheur ? Faut-il renoncer à désirer quoi que ce soit ? Mais ça nous ferait tomber dans l'ennui, donc dans le malheur. Que faut-il faire de nos désirs pour être heureux, si on ne peut pas les satisfaire tous ?

Là, on a dégagé les problèmes qu'il faudra traiter dans la dissertation. La problématique doit les résumer en une ou deux grosses questions.

Ce travail sur les notions permet de trouver ce qui fait problème, la problématique. Il est aussi utile pour trouver le plan car la réponse apportée à la question qui constitue le sujet sera différente selon le sens dans lequel on prend les notions impliquées en lui. Une manière habile

de passer d'une partie à une autre, c'est de dire que dans cette première partie, on a entendu le mot dans tel sens X, mais que ce faisant, on oublie qu'il signifie aussi Y, et que si on l'entend dans ce second sens, cela change tout et nous oblige à passer à une deuxième partie, etc.

Ce travail sur les notions permet aussi de ne pas tomber dans un plan binaire, en deux parties : oui, non. Si je prends les termes du sujet dans plusieurs sens différents, alors cela ouvre plus que deux réponses, et cela permet de trouver un plan en trois parties alors que si on ne problématise pas la signification des termes du sujet, on ne peut que répondre par oui et par non et on s'interdit par avance de trouver une troisième partie.

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », si une troisième partie est possible, c'est parce qu'on a différents sens du mot bonheur : bonheur comme satisfaction complète, béatitude, en première partie, et bonheur comme « se satisfaire du peu qu'on a », contentement, en troisième partie.

A partir de là, il faut **voir quelles sont les différentes réponses possibles au sujet**, c'est-à-dire les différents thèses, et **les explorer toutes successivement**. Il faut chercher la force et la faiblesse de chaque réponse. Mais d'abord la force, c'est-à-dire **chercher toutes les raisons qu'on a de défendre cette réponse, chercher un maximum d'arguments, d'exemples, de références à des philosophes vus en cours ou pas qui permettent de la défendre**. Puis, **chercher toutes les raisons qu'on a de réfuter cette réponse**, chercher un maximum d'arguments, d'exemples, de références à des philosophes vus en cours ou pas qui permettent de la défendre, autrement dit **se faire des objections à soi-même, tenter de réfuter les arguments qu'on vient de trouver** et qui permettraient de défendre la réponse. On fait un jeu de réponses et d'objections pour chaque thèse.

Dès lors, on peut voir ce qui est le plus facile à réfuter et ce qui se défend le mieux.

Ce travail préparatoire au brouillon est encore désordonné. Quand on a épuisé notre réflexion sur chacune des réponses possibles, il s'agit alors de **mettre de l'ordre. Cette mise en ordre, c'est la recherche du plan**.

Il faut se demander, « de quelle réponse vais-je partir, et pour aller vers quelle réponse en conclusion ? ». **Il faut partir en première partie de la réponse la plus simple, la plus évidente aux yeux du sens commun, et qui sera la plus facile à réfuter. En dernière partie, on met la réponse définitive, la réponse la plus convainquante, celle à laquelle on ne fera pas d'objection.**

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », la réponse la plus simple, la plus spontanée est oui, le bonheur consiste à satisfaire tous ses désirs, mais c'est aussi la plus facile à réfuter, donc on commencera par elle. La réponse la plus convainquante, c'est celle de la sagesse, donc on terminera par elle.

En relisant de près ce qu'on a écrit au brouillon, on doit **pouvoir ordonner tout cela en trois parties, les deux premières étant insatisfaisantes, et vouées à être réfutées par la troisième et dernière partie**.

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », le plan peut être :

- I. Le bonheur signifie être comblé, une satisfaction totale de tous les désirs.
- II. Cette idée du bonheur en fait un idéal inatteignable et nous condamne au malheur.
- III. Trouver une autre idée du bonheur : le contentement, qui n'est pas satisfaction de tous mes désirs mais un tri parmi eux.

Il y a plusieurs plans possibles pour chaque sujet. Autres propositions de plans :

- I. Partir du bonheur comme sagesse, tempérance.
- II. Critiquer cette idée en mettant en avant l'idée d'un bonheur total.
- III. Montrer l'impossibilité d'un tel bonheur et que le bonheur modeste est le seul possible

- I. Partir du bonheur comme satisfaction totale de ses désirs.
- II. Montrer le problème et avancer l'idée d'un bonheur plus modeste
- III. Contester cette idée en défendant l'idée que c'est là un renoncement au bonheur, un bonheur médiocre pour les médiocres, que le désir est l'expression même de la vie, et qu'il fait envers et contre tout tendre à ce bonheur idéal, même si peu d'entre nous peuvent prétendre l'obtenir.

Dès lors, il faut chercher à **formuler au brouillon en une ou deux grosses questions la problématique : ce qui fait problème avec la question posée, ce qui empêche d'y répondre immédiatement, ce qui fait qu'on est à chaque fois relancé.**

Dans le cas du sujet « la nature a-t-elle par elle-même une valeur ? », la problématique, cela peut-être (car pour toutes dissertations, il y a plusieurs problématiques et plusieurs plans possibles) : « Si la nature est d'abord ce à quoi s'oppose la culture, cette dernière étant un ensemble de valeurs, religieuses, morales, esthétiques, etc., alors la nature et la valeur sont deux notions qui semblent spontanément s'opposer. Il semble qu'il y ait la nature d'un côté, et les valeurs (la culture) de l'autre. Dès lors, comment la valeur de la nature, ou bien le caractère naturel de telle ou telle valeur pourrait-il être possible ? »

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? » on peut formuler ainsi la problématique :

Si le bonheur peut être défini comme le fait pour un homme d'être comblé, alors il ne saurait être compatible avec le manque impliqué dans tout désir, de sorte qu'il signifie bien la satisfaction de tous nos désirs. Pourtant, si l'extinction de tout désir par leur satisfaction aboutit à l'ennui, non au bonheur, et si cette idée du bonheur, comme idéal inatteignable en cette vie, nous condamne au malheur d'une quête infinie sans réelle satisfaction, ne faudrait-il pas se contenter d'un bonheur plus modeste, atteignable, dans une simple satisfaction partielle de nos désirs, échappant au double écueil d'une satisfaction totale et d'une extinction totale des désirs ?

La problématique et le plan étant trouvés, il faut s'atteler à la rédaction de l'introduction. Etant une partie essentielle de la dissertation, elle est sans doute la seule qu'il faille rédiger entièrement au brouillon avant de la recopier au propre.

Quoi qu'il arrive, il faut penser par soi-même, donc avoir confiance en sa capacité de penser. **Le cours doit être une aide pour réflexion, et non une dispense de réflexion.** On peut tout utiliser dans une dissertation, ne pas se borner à utiliser des références vues en classes, il faut réinvestir une culture personnelle.

III. Rédiger la dissertation :

L'introduction.

- A. L'amorce. On **amène le sujet** en partant d'observations courantes, d'exemples, un constat qui relève du sens commun. Ou bien on peut partir d'**un premier éclaircissement du sens des termes du sujet**. Les deux ne sont pas incompatibles et se complètent. A partir de là, on amène le sujet avec la formule : « **c'est la raison pour laquelle il nous faut demander : « énoncé du sujet »** ».
- B. Problématique : on énonce le problème sous forme de question. Une ou deux grosses questions. Pas quinze.
- C. Annonce de plan : on annonce la démarche de la dissertation, d'où l'on part et pour aller où. On évite les formulations lourdes du type : « dans une première partie », « dans une deuxième partie », « dans une troisième partie ».
Préférez des formulations du type : « **Nous commencerons par..., cela nous conduira à, enfin nous...** »

Exemple : « Est-ce un devoir d'être heureux ? »

Le concept principal, c'est le devoir.

Le concept secondaire, c'est le bonheur.

Je cherche des raisons de dire oui ou non, des objections à faire. J'avance une thèse, puis je me fais des objections à moi-même, puis je tente de lever ces objections, *etc...* C'est comme cela que l'on trouve un chemin qui progresse. Penser, c'est cela, « un dialogue de l'âme avec elle-même qui se produit sans le secours de la voix », dicit Platon (*Théétète*).

Par exemple, si mon bonheur c'est satisfaire tous mes désirs, alors je peux désirer des choses qui sont contraires à mon devoir, comme le meurtre. Donc, il faudrait répondre non.

Mais en même temps, on peut dire que certains réussissent à trouver le bonheur en accomplissant leur devoir. Ils éprouvent une satisfaction à accomplir leur devoir. Ce bonheur, c'est le contentement, le fait d'être content de soi, d'avoir bonne conscience. Car la mauvaise conscience, le remord peut compromettre mon bonheur. Il y aurait donc un bonheur moral qui pourrait faire l'objet d'un devoir.

En même temps, si j'agis pour obtenir le bonheur, alors j'agis simplement dans mon intérêt. La morale, elle, nous demande d'agir de manière désintéressée, agir par devoir, et non pour le bonheur.

C'est cela le problème.

L'intro, ce sera :

1. Tous les hommes recherchent le bonheur, et cela semble passer par la satisfaction de leur désir. Mais parce que les hommes sont des êtres moraux, ils sont soumis à un certain nombre de devoirs qui interdisent certaines actions et en commandent d'autres. A ce titre, le devoir peut m'interdire ce qui me semble d'abord faire mon bonheur, mais en même temps le bonheur pourrait peut-être m'aider à accomplir mon devoir. **C'est la raison pour laquelle il nous faut demander** : est-ce un devoir d'être heureux ?
2. Si être heureux nécessite parfois la réalisation des actions les plus outrageusement contraire à mon devoir, comme le meurtre ou le vol, ne peut-on pas pourtant trouver une affinité entre une certaine forme de bonheur et la morale qui permettrait d'en faire un devoir ?

3. **Nous commencerons par** montrer comment le bonheur peut réclamer pour conditions des actions contraires au devoir. **Cela nous conduira** à nous demander si le bonheur comme contentement moral pourrait être un devoir. **Enfin, nous** verrons que le devoir commande d'agir de manière désintéressée, de telle sorte que même le contentement ne devrait pas être cherché pour lui-même.

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », l'introduction pourra être :

Le bonheur est le fait d'être comblé par la vie. Il est ce que tout homme désire et ne peut pas ne pas désirer. A ce titre, il implique toujours un rapport au désir, qu'on peut définir comme le sentiment d'un manque. Ce manque semble être ce qu'il y a de plus opposé au fait d'être comblé, de sorte qu'il faudrait les satisfaire tous pour être heureux, mais aboutir à un tel résultat semble en même temps extrêmement difficile. **C'est la raison pour laquelle il nous faut demander** : le bonheur consiste-t-il dans la satisfaction de tous nos désirs ?

Si le bonheur peut-être défini comme le fait pour un homme d'être comblé, alors il ne saurait être compatible avec le manque impliqué dans tout désir, de sorte qu'il signifie bien la satisfaction de tous nos désirs. Pourtant, si l'extinction de tout désir par leur satisfaction aboutit à l'ennui, non au bonheur, et si cette idée du bonheur, comme idéal inatteignable en cette vie, nous condamne au malheur d'une quête infinie sans réelle satisfaction, ne faudrait-il pas se contenter d'un bonheur plus modeste, atteignable, dans une simple satisfaction partielle de nos désirs, échappant au double écueil d'une satisfaction totale et d'une extinction totale des désirs ?

Nous commencerons par montrer que le bonheur, comme état d'être comblé, est un tout complet, c'est-à-dire qu'il exige une complétude dans la satisfaction de nos désirs. **Cela nous conduira** à remettre en cause la possibilité même de cette satisfaction complète du désir et à montrer en quoi cette idée du bonheur nous condamne au malheur. **Enfin, nous** nous demanderons s'il est néanmoins possible d'être heureux, malgré tout, en dépit de cette impossibilité, en trouvant une manière d'être comblé sans pour autant avoir satisfait tous ses désirs.

Le développement :

Première partie :

On amène une première thèse, puis on s'efforce de la démontrer en donnant des arguments.

On peut s'appuyer sur :

- L'**analyse des termes** du sujet, leur définition.

- Des **exemples**.

- La doctrine d'un **auteur**. Ne pas hésiter à **citer** un texte en **renvoyant à l'œuvre** dont elle est extrait, qu'elle ait été étudiée en cours ou non. Ne pas hésiter à avancer un argument, un exemple ou une doctrine qui n'ont pas été vus en cours, c'est valorisé.

Chaque moment de la partie la fait progresser, on les signale en faisant plusieurs paragraphes, et en marquant un retrait à chaque nouveau paragraphe (ce sont **les sous-parties**).

Transition : on reprend rapidement l'acquis de la partie, ce qu'on conclut dans cette partie concernant le sujet. Puis, on formule une objection sous la forme d'une question : « **Nous avons vu que, ... Cependant, ... ?** ». Cela montre que la réflexion n'est pas terminée et doit continuer dans une nouvelle partie.

Ex : **Nous avons vu que** la recherche du bonheur de manière inconditionnée nous conduit à des actions incontestablement contraires à toute morale. **Cependant**, ne serait-il pas possible d'être heureux de bien agir ?

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? », la transition entre la première et la deuxième partie pourra être :

Nous avons vu que le bonheur suppose d'être comblé, de telle sorte qu'il ne saurait être compatible avec la moindre insatisfaction de l'un de nos désirs. Le bonheur consiste donc bien dans la satisfaction de tous nos désirs. **Cependant**, comment serait-il possible de satisfaire absolument tous nos désirs ? L'assimilation du bonheur à un tout complet, un maximum de satisfaction, n'en fait-il pas un idéal inatteignable qui nous condamne au malheur ?

Deuxième partie : Même construction

Troisième partie : Même construction mais pas de transition. La troisième partie donne la réponse définitive à la question posée par le sujet, donc on ne lui fait pas d'objection.

Pour « le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous nos désirs ? ». Le développement pourra s'appuyer sur le plan suivant :

I. Le bonheur, c'est satisfaire tous ses désirs.

- a. Le bonheur > être comblé par la vie. Le bonheur. Le désir comme manque, souffrance, incompatible avec le bonheur, de sorte qu'on doit le satisfaire pour être heureux. En partant de l'idée de bonheur, on tombe sur la satisfaction de nos désirs.
- b. Le désir lui-même appelle la notion de bonheur > il est l'horizon de tout désir, tout désir est désir de bonheur : un désir universel, présent en tout désir. (cf. Pascal).
- c. Le désir > définition, montrer qu'on ne peut donner de limite à la satisfaction du désir, sinon ce n'est pas le bonheur, c'est moins que lui. Distinguer plaisir et bonheur > montrer que le bonheur est un maximum, un tout, une complétude. Def de Kant.

Transition : demander déjà si un tel tout n'est pas un idéal inatteignable, est-ce qu'on ne va pas s'épuiser à le chercher sans atteindre le bonheur ?

II. La volonté de satisfaire tous ses désirs nous condamne au malheur.

- a. Est-ce qu'on ne va pas s'épuiser à la chercher ? Pascal la structure temporelle du désir.
- b. Remettre en question cette possibilité > on ne sait pas ce qui pourrait procurer une satisfaction à nos désirs. Kant.
- c. La lassitude, l'ennui > être blasé si l'on a satisfait tous ses désirs. Cf. L'expression, « il a tout pour être heureux ». Avoir tout pour être heureux, être comblé par la vie, cela ne mène pas au bonheur. L'impossibilité de faire durer la satisfaction. On ne trouve jamais cette continuité qu'implique le bonheur. Schopenhauer.

Le bonheur est impossible en cette vie, il est rejeté dans l'au-delà > béatitude.

Transition : Faut-il en conclure que le bonheur est impossible, ou bien pour être heureux, ne faut-il pas justement renoncer à vouloir satisfaire tous nos désirs ?

III. Comment être heureux malgré tout ?

- a. Socrate et les deux tonneaux : contre l'insatisfaction, réussir à être satisfait, on peut échapper au malheur de Calliclès et Sade : trouver une voie moyenne entre Calliclès et Schopenhauer.
- b. Epictète : adapter nos désirs au monde
- c. Epicure : faire le tri parmi nos désirs et se satisfaire du suffisant. > le bonheur, c'est bien être comblé, mais être comblé avec peu de choses, avec ce qu'on a. être comblé

avec peu : peu est tout. > Le bonheur est contentement, se contenter de et en être content.

Conclusion :

1. Reprise des principaux moments de la dissertation.
2. Conclure de manière ferme sur le sujet. Ne pas faire d'ouverture. Ne pas conclure par une question car on pourrait nous objecter que si cette question se pose, alors il fallait y répondre dans la dissertation. Il faut fermer le sujet.

Conseils de style et de présentation :

- Ne jamais écrire « je ». Préférer « nous ».
- Se relire pour éviter les fautes d'orthographe et de syntaxe.
- Marquer un retrait à chaque paragraphe nouveau (qui correspond à une nouvelle idée, un pas en avant dans la progression de la dissertation).
- Passer plusieurs lignes entre les grandes étapes de la dissertation (introduction, première partie, deuxième partie, troisième partie, conclusion).
- Souligner les titres des œuvres citées, ne pas les mettre entre guillemets.
- Bien orthographier les noms des philosophes : attention à Nietzsche, Schopenhauer, Heidegger, Leibniz...
- Développer au maximum le propos, rien ne doit être implicite, bien connu, entendu, il faut tout expliciter au maximum.
- On prendra soin de montrer au correcteur que l'on est en train de faire une démonstration, et non d'exposer une opinion, en utilisant les connecteurs logiques : donc, or, si... alors, c'est pourquoi, par ailleurs, par conséquent, mais alors...
- Revenir systématiquement sur ce qu'on vient de dire pour expliquer en quoi c'est insuffisant, en quoi ça pose problème, et comment on entend faire pour dépasser cela. Ne pas hésiter à poser des questions au sein même de la copie, sous la forme « Cependant, ... ? », « Nous venons de voir que..., mais alors comment est-il possible de... ? »
- Expliquer en quoi ce que l'on affirme permet d'aller plus loin. « Nous avons vu que..., nous voyons à présent que... ». « Telle affirmation posait problème, nous pouvons maintenant la dépasser grâce à... ». Faire sentir au correcteur la progression du devoir. Pour cela, il faut évidemment placer les thèses les moins fortes au début, et les plus fortes à la fin, pour ne pas brûler toutes nos cartouches dès la première partie de la dissertation.

Gestion du temps : (proposition)

En 4h

- ¾ h plan.
- ¼ h introduction.
- 2h30 pour les trois parties (50 mn chacune).
- ¼ h conclusion.
- ¼ h relecture.

Proportions :

Votre devoir doit faire entre 5 et 10 pages. Rendre une seule copie double est problématique, il faut se forcer au moins à en entamer une deuxième.

La taille idéale d'un devoir bien développé est 8 pages, c'est-à-dire deux copies doubles.

Exemple de bonne copie :

« Une œuvre d'art peut-elle être immorale ? »

19/20 au bac.

(introduction)

On dit parfois qu'une action est « belle », comme le sacrifice d'Antigone pour le respect de la dépouille de son frère, c'est-à-dire pour le respect de la loi morale universelle. **Mais** cela semble relever d'une confusion (on devrait qualifier cette action de noble, ou de droite, ou tout simplement de morale) **car** le beau est ce qui provoque en nous un sentiment de plénitude, d'harmonie, ou de perfection en son genre, devant le spectacle d'apparences « belles », notamment devant une œuvre d'art (qui est le résultat de la démarche artistique). **Or**, on nomme immoral ce qui va à l'encontre de la loi morale (que me dicte ma raison comme étant mon devoir, ou qui résulte de l'amour que je ressens pour l'autre et qui m'interdit de penser à moi avant de penser à lui), en toute conscience, **soit** dans le but de faire le mal, **soit** parce que mes intérêts personnels me semblent plus importants que le respect du devoir. Cette définition semble difficilement applicable à une œuvre d'art ; et la morale et l'esthétique semblent renvoyer à deux registres distincts. **Dans cette mesure**, on peut se demander en quoi une œuvre d'art pourrait aller à l'encontre de la morale, c'est-à-dire dans quelle mesure ces deux registres peuvent s'opposer ou se rejoindre. Nous verrons dans un premier temps qu'une œuvre morale peut sembler immorale par son contenu et sa démarche ; **puis** on s'interrogera sur le caractère amoral de l'oeuvre d'art. **Enfin**, nous observerons que l'œuvre d'art ne peut pas être totalement immorale, du fait de sa forme et de son action unifiante pour les hommes.

(première partie)

Une œuvre d'art est souvent qualifiée d'immorale par des instances ayant autorité dans la société, et qui visent par là la démarche artistique elle-même ou bien le contenu d'une œuvre. Les monothéismes comme le judaïsme et l'Islam condamnent la représentation de Dieu (dont il est même interdit de prononcer le nom dans la religion juive). Ils assimilent **ainsi** la représentation à une forme d'immoralité, **car** le fait de dessiner ou de peindre Dieu le réduit, travestit son essence. **De même** le christianisme, s'il autorise la représentation des envoyés de Dieu (comme son fils, le Christ, dont la figure est omniprésente dans le culte) proscrit la

représentation théâtrale ; supposée immorale, parce que mensongère. Le bannissement des comédiens de la religion chrétienne montre également une autre facette de la désapprobation morale de l'œuvre d'art, qui ne se réduit pas à la démarche artistique ni au fait de travestir la réalité, mais bien d'exprimer des contenus immoraux. **Ainsi** dans *Tartuffe*, de Molière, les héros usent de stratagèmes immoraux, comme la tromperie, pour démasquer l'hypocrisie.

Ainsi une œuvre d'art est déclarée immorale par les bien-pensants ; on juge qu'elle corrompt les mœurs, qu'elle incite à l'immoralité. Le roman de Flaubert, *Madame Bovary*, a valu à son auteur un procès pour atteinte aux bonnes mœurs par un comité de censure, à cause de son intrigue : le récit de la vie d'une femme qui s'ennuie, lit de la mauvaise littérature et trompe son mari. **Or**, si l'on intente des procès aux auteurs d'œuvres immorales, c'est que l'on considère que l'œuvre d'art doit avoir un contenu moral. **Ainsi** *Les malheurs de Sophie*, de la Comtesse de Ségur, sont censés apprendre aux petites filles les bêtises qu'il ne faut pas faire, ce qui est bien et ce qui est mal.

Il semble **cependant** que la qualité littéraire de l'œuvre de Flaubert dépasse largement celle de la Comtesse de Ségur, de par le style de l'auteur. **Ainsi**, c'est plutôt l'intérêt formel que le contenu de l'œuvre qui compte pour juger une œuvre d'art, et le récit des trajets d'Emma pour aller rejoindre Rodolphe, toute transportée d'émotion, et en accord parfait avec la nature qui l'entoure (ponctué d'indices stylistiques de Flaubert qui indique que tout cela n'est qu'illusion) semble plus beau que la prose édifiante de la Comtesse de Ségur.

C'est **donc** au niveau de la forme- du « style » que Proust glorifie dans la *Recherche du temps perdu*, comme unique critère de l'art – que se juge la valeur d'une œuvre, et pas au niveau de son contenu ; et la condamnation morale d'une œuvre n'est donc pertinente, dans cette mesure, que dans la critique du travestissement de la réalité (si l'on suppose qu'il est immoral de représenter ce qui ne correspond pas à la réalité). **Mais** peut-on dire que les tableaux de Mark Rothko sont faux ou immoraux parce qu'ils ne représentent pas la réalité telle qu'elle est ? Il semble par là que le jugement esthétique ne prenne en compte que la forme de l'œuvre, pas son contenu ni une quelconque finalité, et que l'œuvre d'art soit amoral.

(deuxième partie)

Est amoral ce qui ne prend pas en compte la dimension morale (sans être pour ni contre la morale). Et la beauté ou la valeur d'une œuvre d'art correspond à un sentiment d'harmonie, de perfection dans la composition de l'œuvre –ce que Kant qualifie de « finalité sans fin ».

L'œuvre existe pour elle-même et est sa propre fin, rien ne pourrait y être ajouté ou retiré afin de la rendre meilleure.

Ainsi, il ne semble pas pertinent de qualifier la scène du vol des hélicoptères dans *Apocalypse now* de Francis Ford Coppola d' « immoral ». La musique de Wagner et la beauté des images de militaires se préparant à massacrer des autochtones ne cherchent pas à glorifier ces actions. Ces plans, le son des pales des hélicoptères et la musique de la « *Chevauchée des Walkyries* » se combinent harmonieusement pour former une séquence parmi les plus belles du cinéma. Le jugement esthétique doit ici se détacher du contenu pour juger la forme.

C'est aussi pour ce motif que Kant considère que la vraie beauté n'est pas la « beauté adhérente », celle qui véhicule un contenu moral ou une idéologie. On ne peut que lui donner raison quand on observe l'architecture soviétique ou l'art futuriste mussolinien. L'art au service de l'idéologie semble s'enfermer et perdre de sa gratuité, quand son seul but semble être l'émulation et la glorification du modèle totalitaire.

Mais il peut également sembler que des œuvres réalisées par les artistes voulant « faire passer un message », selon l'expression consacrée, puissent avoir **néanmoins** une valeur artistique, comme par exemple le film « *Soy cuba* », réalisé par le soviétique Mikhaïkov, et dont la beauté reste saisissante. La maîtrise formelle est présente, et le sentiment du beau aussi, aussi bien dans les plans, que dans le montage ou la musique. L'art peut **donc** émerger de l'idéologie, en s'en détachant, et dépassant toute morale.

Mais une dernière forme d'accusation d'immoralité peut accabler une œuvre d'art. Si l'on considère ce terme sans l'acception d'irrespect et de transgression des règles établies, on peut voir les condamnations des premiers impressionnistes par les critiques et amateurs d'art de l'époque comme une forme d'accusation d'immoralité. **En effet**, le coucher de soleil sur le port de Harfleur peint par Monet a déchaîné les critiques qui le qualifiaient d'œuvre inachevée, et qui **donc** jugeaient son exposition irrespectueuse. **En réalité**, on voit bien que la transgression des canons établis, si elle est mal comprise au début, est nécessaire à la création, dans le sens de fabrication de quelque chose de nouveau et qui dépasse les normes académiques. C'est ce que Kant appelle le « génie » dans l'Analytique du beau, c'est-à-dire que l'artiste génial, qui produit des œuvres d'une qualité exceptionnelle, le fait sans savoir et sans règle préétablie.

Ainsi un quelconque contenu moral semblerait dégrader l'œuvre d'art, en donnant une règle à suivre à l'artiste, **donc** en empêchant sa liberté. C'est ce qui fait que certaines œuvres dont le contenu est contraire à la morale sont mal comprises, **car** celui qui n'a pas de goût esthétique s'arrêtera au fond de l'œuvre sans juger de sa forme. D'une manière très prosaïque, il semble absurde de dire qu'une œuvre est immorale, dans le sens où elle ferait du mal à quelqu'un.

L'œuvre n'a pas de but moral. Un ballet de Noureev n'a pas une visée morale, comme la danse en général, qui est une création et une expression sans permanence, purement gratuite, qui n'existe que pendant l'instant où le corps du danseur se fait mouvement et œuvre, à la fois matière et forme de la danse.

Dans la mesure où une œuvre d'art renvoie au champ de l'esthétique, on ne la juge que d'un point de vue formel, et un quelconque message moral semblerait susceptible de dégrader ou d'enfermer l'œuvre dans des règles qu'elle doit nécessairement dépasser pour être belle. **Car** il n'y a pas de recettes pour faire une belle œuvre, **ainsi** que le raconte la parabole du « *Chef d'œuvre inconnu* » de Balzac. L'œuvre d'art doit **donc** être amoral dans sa démarche de création pour être libre.

On pourrait **cependant** trouver des dimensions communes au moral et au beau, **notamment** parce qu'ils se jugent tous deux à partir de leur forme et d'une certaine universalité. Et différents éléments laissent penser qu'une œuvre d'art ne peut être immorale, pas seulement parce qu'elle est amoral, mais aussi en raison de certains effets qui rendent le beau moral.

(troisième partie)

Il semble qu'une œuvre d'art, par sa forme et par son action, ait un effet pacificateur, même si ce n'est pas la motivation de l'artiste. Tout d'abord, au niveau de la forme, le domaine moral et le domaine esthétique sont appréciés par un « jugement réfléchissant » comme le fait remarquer Kant, c'est-à-dire qu'on ne les juge pas à partir de catégories préétablies, mais que l'on élabore une règle en partant d'un œuvre ou d'un acte particulier. **Ainsi** ces deux registres sont liés par leur dimension universelle, ou du moins la prétention à l'universel, et sont susceptibles de toucher tous les hommes. Jean Cocteau, dans l'une de ses pièces, fait dire au mythe : « Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité ». C'est aussi ce que pourrait dire l'œuvre d'art. Le reproche d'immoralité au sens de travestissement de la réalité et **donc** de mensonge, ou de tromperie, proféré par celui qui considère que la réalité immédiate est la seule réalité valable, et correspond à la vérité. **Or**, selon Hegel, dans *l'Esthétique*, l'œuvre d'art est plus réelle que la réalité immédiate car elle nous permet d'appréhender plusieurs facettes de la réalité et de l'essence des choses et des êtres, par la représentation. **Or** cette représentation n'est pas toujours conforme à l'apparence des choses. On peut penser à la *Dora Maar* de Picasso, avec son visage déformé, qui rend beaucoup mieux compte de l'essence de cette femme que ne le ferait une vulgaire photo par exemple.

Toujours selon Hegel, cette manière de nous restituer l'essence des choses par l'art a pour effet de nous rendre plus sensibles en nous faisant vivre des expériences qui nous auraient été

étrangères autrement. Dans *Si c'est un homme*, Primo Lévi nous fait vivre l'horreur des camps et leur action destructrice sur l'homme : quand le lecteur imagine et se représente ces atrocités, elles sont bien plus réelles que celles décrites dans les livres d'histoire.

Ainsi, si l'on accepte le terme « moral » dans le sens que Levinas lui donne, c'est-à-dire reposant sur l'amour de l'autre sans attendre de retour, juste parce qu'il est humain, **alors**, par la représentation de choses plus ou moins tirées du réel **mais** témoignant de l'humain, l'œuvre d'art me rend plus moral parce qu'elle me fait comprendre et aimer l'autre.

De même, le sentiment esthétique dont Kant postule qu'il est commun à tous les hommes, doit leur permettre de communier dans la contemplation du beau, et d'oublier leurs différends. Par cette dimension, le Beau symbolise également le bien, car il est une représentation de l'idée de perfection et d'harmonie. Il est représentation et facteur de concorde. L'œuvre d'art, comme l'action morale, tend à être appréciée par tous. Elle ne peut être immorale car elle relie les hommes et les fait accéder à l'essence des choses et des êtres.

(conclusion)

Si le contenu de l'œuvre d'art peut sembler choquant et corrupteur à certaines personnes, on ne peut qualifier pour cette raison une œuvre d'art d'immorale car ce n'est pas le contenu de l'œuvre qui doit être jugé, mais sa forme. **Ainsi**, le sentiment esthétique ou le beau ne vont jamais à l'encontre de la morale, même si le but de l'œuvre n'est jamais d'être morale **car** la création artistique est libre avant tout, et est amoral dans la démarche de création. **Néanmoins**, on peut avancer que l'œuvre d'art est même morale dans l'effet qu'elle produit sur les hommes. Le caractère universel du sentiment esthétique et l'approfondissement de la sensibilité de celui qui contemple l'œuvre d'art ne peut le pousser à des sentiments belliqueux ou de révolte. Ou, **plutôt** : si ce type de sentiments est éveillé, il n'est jamais immoral mais reste du domaine de l'irréalisé, du fantasme ; et il peut sembler bien plus moral de fantasmer des crimes et de soulager des pulsions destructrices par la représentation que par le passage à l'acte. **Mais** le plus beau dans l'œuvre ne doit pas être sa moralité ou son immoralité, son action fédératrice ou sa capacité d'émouvoir, mais bien sa liberté et sa gratuité.